

Une Utopie ibérique : *Le Radeau de Pierre*, de José Saramago

A première vue, ce texte se trouverait ici par effraction, car le Portugal, pays d'où est originaire José Saramago, auteur du roman *Le Radeau de pierre*, au centre de notre réflexion, n'est pas, faut-il le rappeler, baigné par la Méditerranée. Cependant, et cela justifie sa présence dans cet ensemble de textes, le Portugal est bien entendu un pays de culture méditerranéenne. Nous sommes ainsi d'emblée placés dans le cadre d'une géographie culturelle qui tend à annuler les frontières que la géographie physique s'efforce d'établir – ce souci d'ordre pouvant aussi, et heureusement, être mis en échec par la volonté des peuples, et encore bien plus par leur imaginaire, qui ne connaît guère de limites pré-établies.

Les écrivains, grands créateurs de désordre devant l'Éternel, vont parfois plus loin, instillant le doute dans les esprits les plus enclins à ne point contester ce qui leur est présenté comme relevant d'une réalité immuable. José Saramago est un de ces fauteurs de trouble, jouant de la façon la plus « éhontée » avec des mythes profondément ancrés dans notre culture occidentale, et plus particulièrement portugaise, comme celui de la virginité de Marie ou de l'angélisme sexuel du Christ (*L'Évangile selon Jésus-Christ*, 1991). Mais il se joue également de la réalité physique dans son roman *Le Radeau de Pierre*, publié en 1986, date de l'intégration effective du Portugal dans la communauté européenne, et mettant en scène une Péninsule ibérique se détachant du continent européen pour partir, telle un immense radeau, vers le continent africain, berceau premier dont elle garde la nostalgie. Toutes ces effronteries de la part de ce moderne hérétique, qui ose toucher aux dogmes de l'Église, doublé d'un communiste patenté, ont fini par irriter les Portugais, lesquels, s'ils s'étaient autrefois montrés désireux de s'éloigner du continent européen, ne le souhaitaient plus guère en cette fin des années 80, alors qu'ils savouraient avec gourmandise la manne dispensée par la communauté européenne. Cependant, le Prix Nobel de Littérature, que José Saramago reçut en 1998, allait adoucir les relations de cet enfant terrible des Lettres portugaises avec ses concitoyens, qui néanmoins lui pardonnent difficilement d'être parti s'installer, avec sa femme Pilar (espagnole, comme son nom l'indique), à Lanzarote, dans les îles Canaries.

L'histoire de la Péninsule ibérique est en effet celle d'un vieux couple, qui se chamaille mais ne peut vivre l'un sans l'autre au bord de ces deux mers qui cohabitent, malgré leur différence de caractère : l'Océan Atlantique, que les habitants du nord du continent africain appelaient au Moyen Âge « Mer des Ténèbres », territoire interdit par excellence, et la Mer Méditerranée,

qu'ils nommaient, à la même époque, « Grande Mer » ou « Mer environnante », plus familière et accessible. Du VIII^e au XV^e siècle, l'on connut d'ailleurs un moment exceptionnel où les deux continents se sont retrouvés dans une coexistence forcée, mais fructueuse, dans le sud de la Péninsule. Cependant, pour les habitants des deux côtés de la mer, le Mal serait pour longtemps identifié (ne l'est-il pas toujours, d'ailleurs ?) à l'autre rive, au-delà de cet espace aquatique qui protège et pérennise les différences, créant par là même une attirance mutuelle indéniable, même si elle est souvent inavouée.

C'est bien cette géographie imaginaire qui fascine José Saramago, nourrissant l'utopie (ou la dystopie ?) au cœur de son roman. En effet, la mer est omniprésente dans la géographie, dans l'Histoire, mais aussi dans l'imaginaire des habitants de la Péninsule, et des Portugais en particulier : « coincés » par les terres d'Espagne, ils n'avaient d'autre alternative que de partir vers une mer libératrice. Elle est donc une référence culturelle absolue, le socle mouvant qui soutient une civilisation « qui a donné des mondes au monde », pour reprendre, d'une manière un peu chauvine, mais si belle, les mots d'un des grands poètes portugais, sinon le plus grand, Camões (XVI^es.).

Si la Méditerranée reste une référence constante pour ce qui touche aux racines classiques de la culture portugaise, l'Atlantique apparaît en effet comme le dépositaire du mythe national des Grandes Découvertes. Fernando Pessoa le résumera parfaitement lorsqu'il dira que « la mer qui a une fin peut bien être grecque ou romaine : / la mer sans fin est portugaise ».¹ Placé stratégiquement là « où la terre finit et où la mer commence » (Camões, *Les Lusitades*, III, 20), le Portugal se regarde dans ce miroir qui lui renvoie ce qu'il pense être la meilleure image de lui-même, au risque de tomber dans l'abîme que le bleu ciel des eaux cache fatalement (« Dieu donna à la mer le danger et l'abîme, / Mais Il y refléta le ciel »).² La mémoire collective de tout un peuple s'agrège et se consolide autour de ce mythe maritime qui reconstruit inlassablement le passé pour construire l'avenir. Cette mer océane est le lieu des réalisations qui définissent la nation portugaise, et de toutes les utopies qui la projettent dans l'avenir. Entre le passé et le futur, seul le présent reste en suspens, souvent oublié, escamoté.

¹ Fernando PESSOA, *Mensagem*, Lisboa, Atica, 1967, p. 60 (« O mar com fim será grego ou romano : / O mar sem fim é português »).

² *Ibid.*, p. 70 (« Deus ao mar o perigo e o abismo deu, / Mas nele é que espelhou o céu »).

Suivant cette voie mythique, Saramago imagine un nouveau destin pour le Portugal et l'Espagne, un futur loin de l'Europe : « nous nous détachons du quai européen, fendant à nouveau les flots de l'Atlantique ».³

Nouvelle Atlantide, la Péninsule devient une île, où le Portugal et l'Espagne se voient obligés de rester unis, s'éloignant définitivement d'une Europe du nord qui les a traditionnellement regardés comme des peuples différents, un tantinet exotiques, un peu « en retard ». Le « radeau de pierre » s'en va donc vers le continent africain, avec lequel les deux pays ont des affinités historiques et culturelles certaines. Le centre de l'axe Nord-Sud serait maintenant incarné par la Péninsule, qui a toujours été considérée comme étant à la lisière de l'Europe, aux portes de l'Afrique. En fait, Saramago donne ici forme littéraire à son rêve, maintes fois exprimé, d'une Europe qui ne serait pas essentiellement mue par le développement technologique et économique du Nord, mais qui intégrerait le rêve créateur d'Ailleurs, né dans le sud du continent. L'aventure maritime portugaise et espagnole prendrait ainsi une nouvelle dimension, corrigeant d'une certaine manière les erreurs passées, à travers le nouveau départ de cette île à la dérive qu'est devenue la Péninsule :

« on sentit flotter dans les airs un grand souffle, tel la première et profonde respiration du réveil, et alors la masse de pierre et de terre, couverte de villes, de villages, de fleuves, de bois, d'usines, de terres en friche, de champs cultivés, avec ses habitants et ses animaux, se mit à bouger, telle un bateau qui s'éloigne du port et met le cap vers la mer de nouveau inconnue ».⁴

L'espoir semble renaître d'une nouvelle rencontre avec l'Autre, cette fois-ci sans épées et sans croix : « cette île, l'ibérique, qui était une péninsule et ne l'est plus, je la vois comme si [...] elle avait décidé de se lancer à la mer à la recherche d'hommes imaginaires ».⁵

³ José SARAMAGO, *A Jangada de Pedra*, Lisboa, Caminho, 1986, p. 93, 94 (« do cais europeu nos desprendemos, mas novamente fendendo as ondas do Atlântico »).

⁴ *Ibid.*, p. 45 (« sentiu-se passar nos ares um grande sopra, como a primeira respiração profunda de quem acorda, e a massa de pedra e terra, coberta de cidades, aldeias, rios, bosques, fábricas, matos bravios, campos cultivados, com a sua gente e os seus animais, começou a mover-se, barca que se afasta do porto e aponta ao mar outra vez desconhecido »).

⁵ *Ibid.*, p. 65 (« esta outra ilha, a ibérica, que era península e deixou de o ser, vejo-a eu como se [...] tivesse decidido meter-se ao mar à procura dos homens imaginários »).

Cependant, ces deux pays étaient autrefois entrés en contact avec des hommes bien réels et fort différents, mais sans qu'il y ait eu de véritable rencontre. Celle-ci fut en effet placée sous le signe d'une volonté dominante, celle tendant à bâtir les deux empires ibériques à n'importe quel prix, et à affirmer leur pouvoir dans le monde avec éclat. Ces empires ne sont maintenant qu'un souvenir et, libérés de ce poids historique, les deux pays peuvent une fois de plus larguer les amarres et tenter d'approcher l'Autre avec un nouveau regard.

Référence probable aux racines chrétiennes du monde ibérique, l'histoire de ce radeau péninsulaire présente des éléments qui nous permettent de considérer sa dimension biblique : la terre qui tremble, la température qui monte, les animaux qui s'affolent, les habitants de la Péninsule qui deviennent des naufragés, sont sans aucun doute les symptômes visibles d'une forme de châtement divin. Le monde semble toucher à sa fin, comme il est dit clairement dès l'ouverture du roman :

« Lorsque Joana Carda fit un signe sur le sol avec une branche d'orme, tous les chiens de Cerbère se mirent à aboyer, semant la panique et la terreur parmi ses habitants, car depuis des temps immémoriaux la croyance voulait que si les animaux de race canine, qui avaient toujours été muets, se mettaient à aboyer, la fin du monde serait proche ».⁶

Le roman ouvre donc sur un acte magique, nous plongeant de suite dans l'ordre du merveilleux, comme dans les contes traditionnels. Ainsi, une jeune femme d'un petit village portugais accomplit un geste qui amène une série de conséquences extraordinaires, la première étant que les chiens de la commune de Cerbère, dans les Pyrénées Orientales, d'habitude muets, se mettent à aboyer. La référence mythologique à Cerbère, le chien aux trois têtes, gardien de l'enfer, et à son maître Charon, passeur des morts, est évidente. La baguette magique de Joana Carda nous transporte de l'autre côté du miroir, dans une dimension autre, hors du temps. La fin du monde tel que nous le connaissons est annoncée, en même temps qu'une véritable descente aux enfers : « les pierres décuplent la chaleur, la terre

⁶ *Ibid.*, p. 9 (« Quando Joana Carda riscou o chão com a vara de negrilho, todos os cães de Cerbère começaram a ladrar, lançando em pânico e terror os habitantes, pois desde os tempos mais antigos se acreditava que, ladrando ali animais caninos que sempre tinham sido mudos, estaria o mundo universal próximo de extinguir-se »).

blanche éblouit, le ciel est la bouche d'un four qui souffle de l'air chaud ».⁷ La nuit tombera bientôt sur une Péninsule privée d'électricité, la rendant invisible aux yeux du monde (p. 37). Les Pyrénées se fendent peu à peu, la mer s'engouffre dans l'espace laissé libre (« une gorge béante, telle devait être l'entrée de l'enfer grec »).⁸ Dans un premier temps, le désordre règne parmi les étrangers présents dans les deux pays, car ils tentent de rentrer chez eux au plus vite. L'ordre social est subverti, la loi du plus fort s'installe rapidement (p. 40, 41). Les habitants les plus pauvres occupent les hôtels désertés par les touristes, d'abord au Portugal, ensuite en Espagne. L'Europe « civilisée » réagit alors par voie de presse :

« L'Europe, lorsqu'elle a appris ces nouvelles alarmantes, s'est mise à crier à l'Anarchie, Chaos Social, Attentat à la Propriété Privée, et un journal français, de ceux qui font l'opinion publique, a titré sur un ton sibyllin et sur toute la largeur de la première page, Chassez Le Naturel Et Il Revient Au Galop ».⁹

Toujours soupçonnés d'un retard endémique par rapport aux pays du centre et du nord de l'Europe, les deux peuples péninsulaires ne sont défendus (qui se ressemble, s'assemble...) que par un « petit journal napolitain et machiavélique qui annonça, Le problème du logement au Portugal et en Espagne est résolu ».¹⁰ Entre-temps, le chaos augmente sur le radeau : les comptes bancaires sont vidés,

« l'or, l'argent, les pierres précieuses, les bijoux, les œuvres d'art, les titres, tout a été emporté par le souffle puissant qui balaya par dessus la mer, dans les trente deux directions de la rose des vents, les biens meubles des fugitifs, lesquels

⁷ *Ibid.*, p. 84 (« as pedras multiplicam o calor, a terra branca ofusca, o céu é a boca de um forno bafejando »).

⁸ *Ibid.*, p. 57 (« garganta hiante, assim deveria ter sido a entrada do inferno grego »).

⁹ *Ibid.*, p. 104 (« A Europa, ao saber das alarmantes notícias, começou aos gritos, Anarquia, Caos Social, Atentado à Propriedade Privada, e um jornal francês, dos que formam a opinião pública, tituló sibilinamente a toda a largura da primeira página, Não Se Pode Fugir A Natureza »).

¹⁰ *Ibid.*, p. 105 (« aquele pequeno jornal napolitano e maquiavélico que anunciou, Resolvido o problema da habitação em Portugal e Espanha »).

espéraient récupérer un jour ce qu'ils laissaient, il faut bien être patient et donner du temps au temps ». ¹¹

L'allusion est fort claire aux événements autour de la Révolution des Œillets, qui, le 25 avril 1974, fit tomber le régime en place, héritier du salazarisme. Beaucoup de gens aisés sont alors partis à l'étranger, emmenant leurs biens, ou bien vendant tout dans l'urgence, pris de panique devant les mouvements d'occupation non seulement des hôtels, mais des maisons particulières, qui étaient systématiquement vidées de leur contenu.

Dans ce roman, se rejoignent donc la littérature et la vie, l'allégorie et le fantastique, l'utopie et le mythe, au service du rêve d'une société meilleure, et à travers la quête de la connaissance de l'Autre. Les certitudes deviennent ainsi aussi flottantes que ce territoire ibérique ayant perdu son statut de terre ferme. Les frontières s'estompent, se dissolvent, comme celles entre le réel et l'imaginaire, une continuité s'installe dans le déroulement d'événements qui s'enchaînent de par le lien de causalité inexorable qui existe entre eux. Iront-ils jusqu'à un dénouement radical, une fin du monde que les premiers symptômes avaient annoncée ? Un homme nouveau sortira-t-il de cette expérience finale, comme semblerait l'indiquer la dimension mythique, et donc cyclique, du roman ? Pour le moment, les peuples de la Péninsule se retrouvent une fois encore face à la distance à conquérir, dans une quête de l'Autre qui est, en même temps, celle de soi. Saramago, l'écrivain athée, parvient ici à conférer une force biblique à cette aventure nouvelle, une dimension surnaturelle, mais en même temps très tellurique, à cette fable. Les personnages principaux restent d'ailleurs près de la nature, sur laquelle ils exercent un pouvoir magique déclenchant les grandes mutations au cœur du récit romanesque.

Pris dans les mailles d'une forme d'enchantement, le monde se voit alors confronté à la mort des évidences, à la remise en question des certitudes. L'Europe étant devenue peu à peu invisible pour les Péninsulaires, ils se demandent, au bout d'un moment, si elle a réellement existé. Un processus de « déréalisation » se met en marche qui encadre la construction littéraire de l'utopie et permet son acceptation par le lecteur.

¹¹ *Ibid.*, p. 106 (« os ouros, as pratas, as pedras preciosas, as jóias, as obras de arte, os títulos, tudo foi levado pelo poderoso sopro que varreu por sobre o mar, nas trinta e duas direcções da rosa-dos-ventos, os bens móveis dos fugitivos, haja esperança de recuperar o resto um dia, tempo havendo, e paciência »).

En effet, si nous partons de la définition généralement acceptée d'**utopie** – mot qui « sert à désigner un espace insulaire remarquable par sa nouveauté – « île nouvelle » – [...] un espace politique au sens plein »¹² – nous pouvons reconnaître dans le « radeau de pierre » du roman de Saramago les éléments essentiels de cette définition, qui lui permettent de participer de la dynamique du renouveau qui caractérise la construction utopique. Ses liens avec le mythe nous semblent également évidents, celui de l'Atlantide restant toujours en arrière-plan :

« Si la péninsule perd pied, ou les deux pieds, aura alors lieu l'inévitable plongeon, la noyade, la suffocation, l'asphyxie, qui aurait cru qu'après tant d'années d'une existence modeste, nous étions appelés à connaître le même destin que l'Atlantide ». ¹³

En outre, les descriptions de l'île-péninsule nous font inévitablement penser à celles que nous donne Platon dans le *Critias*.

Si l'on considère que l'utopie comme genre s'est beaucoup développée en Europe à la suite de la découverte du Nouveau Monde, « dans la mesure où ce nouvel horizon géographique permet la réactivation de tout un fonds mythique », ¹⁴ on entrevoit alors la cohérence du projet de Saramago, réactivant à son tour la charge mythique associée aux grandes découvertes menées à bien par les deux pays péninsulaires, et la transformant en vue de créer son utopie, celle d'un voyage vers le futur à bord de cette caravelle de pierre qu'est devenue la Péninsule. Entre ces deux pôles de l'imaginaire romanesque, l'Histoire surgit, profitant de ce déplacement spatial propre à l'utopie pour se rappeler à notre attention : l'utopie devient alors *uchronie*, une utopie inscrite dans l'histoire. Cette insertion du temps dans le projet utopique apporte avec elle les conséquences inévitables de toute chute dans la temporalité : la dégradation, ou même la catastrophe, qui vont continuellement menacer ces voyageurs malgré eux. L'*eutopie* est ainsi contrebalancée par l'irruption du réel et de ses contraintes, risquant à tout moment de devenir une « dystopie », selon le modèle du mythe de l'Atlantide, auquel,

¹² Cf. Pierre BRUNEL (dir.), *Dictionnaire des Mythes Littéraires*, Éditions du Rocher, 1988, p. 1432.

¹³ José SARAMAGO, *op. cit.*, p. 138 (« Perdendo a península o pé, ou os pés, será o inevitável mergulho, o afundamento, o sufoco, a asfixia, quem diria, após tantos séculos de vida mesquinha, que estávamos fadados para o destino da Atlântida »).

¹⁴ Pierre BRUNEL, *op. cit.*, p. 1435.

comme nous l'avons vu précédemment, Saramago fait explicitement référence à plusieurs reprises dans son roman.

Le thème du voyage se développe ici parallèlement, avec une insistance particulière sur ses dangers, ses inconnues, ses espérances d'un Ailleurs plein de promesses. Le Cap des Tourmentes se profile toujours à l'horizon, terrible et menaçant, mais l'espoir qu'il devienne, une fois encore, celui de la Bonne Espérance demeure dans tous les cœurs. L'utopie « saramaguienne » correspondrait ainsi à la définition donnée par H.G.Wells dans *A Modern Utopia* (1905)¹⁵: « L'utopie moderne doit être non statique mais cinétique ».¹⁶

La Péninsule va-t-elle, au bout du compte, rejoindre son passé, devenu mythique, à travers une nouvelle quête d'un Sud et d'un Orient imaginaires ? Est-ce l'Europe qui fait naufrage, ou bien la Péninsule ibérique qui rompt avec une alliance contre-nature ? Ce radeau qui emmène des Européens en direction du continent africain apporte-t-il en même temps les prémisses d'une nouvelle volonté de conquête, ou bien, perdues les illusions d'une possible hégémonie du vieux continent, ces pionniers espèrent-ils pouvoir se ressourcer dans un passé mythique ? En un mot, arrivent-ils comme de nouveaux missionnaires ou bien comme de nouveaux émigrés ?

En tous les cas, il est un fait indiscutable que la Péninsule a conservé dans le fonds de clichés que chaque peuple garde dans son imaginaire celui, tenace depuis le retard à s'industrialiser pris au XIX^e siècle, de l'éloignement de l'Europe. Au Portugal notamment, le processus de décadence, fortement ressenti à cette période-là, a marqué durablement les esprits, provoquant une forme de complexe d'infériorité dont témoigne la littérature jusqu'à nos jours. Ce complexe est d'autant plus fortement teinté d'amertume que demeure constamment à l'arrière-plan l'image mythique d'un Portugal puissant (ce qu'il n'a jamais été réellement, même au XVI^e siècle), tenant son rang dans le concert européen. En réalité, le partage, non-inscrit dans les cartes, mais bien réel dans les mentalités, entre un en deçà et un au-delà des Pyrénées, était déjà une évidence à l'époque reculée de l'occupation romaine... Ce sentiment d'isolement est certainement pour quelque chose dans la tendance, constante au long de

¹⁵ Herbert George WELLS, *Une Utopie moderne*, Paris, Mercure de France, 1921.

¹⁶ P. BRUNEL (dir.), *op. cit.*, p. 1439.

l'Histoire portugaise, à se réfugier dans des formes d'utopie messianique, dont le sébastianisme¹⁷ est un des exemples les plus remarquables.

Les personnages principaux du roman de Saramago, Joana Carda, José Anaiço, Joaquim Sassa, Pedro Orce, par lesquels arrivent les premiers signes du grand chambardement qui s'annonce, sont ainsi les nouveaux prophètes d'une ère nouvelle dans laquelle le Portugal est pionnier, mais, concession typiquement « saramaguienne », en partenariat avec l'Espagne – traditionnellement qualifiée, il est vrai, de pays frère dans les discours officiels, surtout du temps où Salazar et Franco s'entendaient à merveille pour soumettre leurs pays respectifs à une même idéologie politique.

Le projet d'une « ibérite » qui réunirait politiquement et économiquement les deux pays, face à une Europe ressentie comme « étrangère », revient d'ailleurs périodiquement, comme à la fin du XIX^e siècle, avec la génération de 70, ou bien au début du XX^e siècle, avec le poète Fernando Pessoa, entre autres. L'entrée du Portugal et de l'Espagne dans la communauté européenne a changé cet état d'esprit, car elle a eu un effet particulièrement dynamisant sur les deux pays, non seulement d'un point de vue économique, mais aussi dans l'image d'eux-mêmes que ces peuples ont développée. En tentant de garder le lien, au sein de l'Europe, avec le Brésil et les PALOP, les pays africains d'expression portugaise, le Portugal y a trouvé un nouveau rôle. La construction fictionnelle saramaguienne prévoit d'ailleurs un rapprochement du Portugal et de l'Espagne avec les autres territoires de langue portugaise et castillane. Cet espace de rencontre des différents continents reste essentiel non seulement politiquement, mais culturellement, pour les constructions mentales qu'il suscite et qui nourrissent les cultures ibériques.

En outre, l'idée de la fuite de la Péninsule vers le futur de son passé nous paraît avoir été inspirée à Saramago par le sentiment de peur, très sensible au Portugal à l'époque de son intégration dans l'Europe, devant le danger d'engloutissement dans un magma européen, où les spécificités culturelles se perdraient (spécificités très relatives, car la culture portugaise, et j'ose dire que l'espagnole aussi, a toujours été très liée à celles des autres pays d'Europe). Cette crainte est doublée, pour ce qui est du Portugal, de celle, plusieurs fois centenaire, d'être absorbé par le voisin espagnol. Le départ à deux, imaginé par Saramago, est donc particulièrement cocasse et provocateur...

¹⁷ Le **sébastianisme** est un mouvement messianique né au Portugal suite à la disparition, en 1578, du jeune roi Sébastien, dans la bataille d'El-Ksar-el-Kibir, au Maroc, entraînant pour le pays la perte de son indépendance pendant 60 ans.

En tout état de cause, la convergence « civilisationnelle » des deux pays est une évidence, ceux-ci étant le produit du croisement des influences atlantique et méditerranéenne, de l'Occident et de l'Orient, même s'ils ont longtemps tenté d'oublier ce dernier héritage. A travers son roman, Saramago souligne ainsi que, même en se détachant de l'Europe, la Péninsule reste irrémédiablement accrochée à son Histoire, le rêve utopique de la recréation *ab nihilo* d'un nouveau monde étant toujours voué à l'échec. Une véritable « anthropologie du changement » paraît préférable car elle choisit de renouveler ce qui existe, au lieu de le passer par pertes et profits. Un système de médiations demeure par ailleurs nécessaire entre la réinvention de formes d'organisation sociale adaptées au monde contemporain, et l'épanouissement individuel, menacé par l'angoisse générée, avec des fondements plus ou moins irrationnels, par le processus même de changement.

Le roman suscite ainsi plusieurs questions essentielles : Comment quitter cette île qu'est le radeau de pierre et pour aller où ? Comment échapper à la fois à l'immobilisme dénoncé et à l'avenir impossible ? Comment combler le gouffre ouvert entre une Europe longtemps idéalisée par les peuples ibériques et une Péninsule isolée dans ses rêves de retour à un passé irrattrapable ? En effet, le « mythe du progrès » n'est plus à même de rendre attirante l'Europe du Nord et les idéologies politiques n'offrent plus, quant à elles, de modèles de société suffisamment crédibles, la fuite en avant restant, dans la perspective qui est celle du récit fictionnel de Saramago, la seule issue possible. Dans son roman, même le progrès scientifique se révèle tout à fait impuissant et dérisoire face à l'inattendu : un savant américain, désespéré de ne pouvoir expliquer l'inexplicable, déclare, contre l'évidence même, « qu'il est impossible que la péninsule soit en train de se déplacer », tandis qu'un Italien, bien moins savant, mais adhérent, lui, au principe de réalité, lui répond timidement : « E pur si muove »...¹⁸

« Face à cela, il ne reste aux sociétés que l'utopie du retour à la sagesse première, qu'est l'art de s'émerveiller face à l'immensité, à l'inconnu, au mystère insondable qui rythme le devenir de l'univers », d'après les mots de Teresa Santa-Clara Gomes.¹⁹ L'imprévisible, ou l'inconnu, est bien en marche sous la forme de cet énorme radeau qui, immergé partiellement dans les eaux primordiales de l'océan, y puisera des forces inconnues. Il s'arrêtera finalement entre

¹⁸ José SARAMAGO, *A Jangada de Pedra*, op. cit., p. 480 (« Declaro que é impossível que a península esteja a mover-se »).

¹⁹ Teresa Santa-Clara GOMES, « Utopia e Sociedade », in *Utopia – Mitos e Formas*, Lisboa, FCG / Acarte, p. 480 (« Perante isto, resta às sociedades a utopia do retorno à sabedoria primeira, que é a arte de pasmar face ao imenso, ao ignorado, ao insondável mistério que ritma o devir do universo »).

l’Afrique et l’Amérique du Sud, dans les eaux du passé, de la mémoire, celles où il faut aller se ressourcer pour reprendre ensuite le voyage.

La réalité devient ainsi labyrinthique à mesure que la trame romanesque se déroule (ou plutôt s’enroule), comme ce mandala que Joana Carda a dessiné sur le sol sans le savoir, et qui a été un des déclencheurs inexplicables du grand séisme, thème particulièrement sensible pour les Portugais, cruellement touchés, au XVIII^e siècle, par un tremblement de terre dévastateur et qui vivent depuis dans la crainte que ce genre de phénomène ne se reproduise.

Tenter de comprendre, de dévoiler les secrets de la nature, tel est bien le propre de l’Homme, et son destin. Errant à la surface des choses, comme le Hollandais Volant auquel le narrateur fait souvent allusion, il cherche, comme les occupants du radeau, une place pour se reposer de sa quête. Prisonniers de ce monde clos que devient la Péninsule, ses deux peuples, qui avaient pris l’habitude de s’éviter soigneusement, doivent donc apprendre à vivre ensemble autrement, à se supporter, peut-être à s’aimer. Au cours du roman, Saramago nous les montre sortant peu à peu du temps de la réalité quotidienne pour s’immerger dans un temps cyclique, de plus en plus subjectif, de plus en plus flou, de plus en plus atemporel, celui de l’utopie – jusqu’au dénouement final, où le temps du roman épouse celui du rythme biologique de la femme, et plus précisément de la grossesse. En effet, toutes les femmes de la Péninsule tombent mystérieusement enceintes à la fin du roman, initiant un nouveau cycle mythiquement fondé par ces naissances extra-ordinaires. Du désordre naîtra un nouvel ordre, qui ne sera probablement pas meilleur que le précédent. Cependant, si l’utopie littéraire est particulièrement féconde, c’est qu’elle est porteuse de l’espérance en un futur auquel, dans le monde réel, il devient de plus en plus difficile de croire. En tout cas, elle reste, selon les termes de Saramago, « l’histoire de ce qui aurait pu être ».²⁰

Dans ce roman, qui reflète certaines des prises de position politiques de Saramago, nous croyons déceler l’influence d’Albert Camus, spécialement de son œuvre *La Peste* : en effet, tous deux mettent en scène des populations prises au piège de situations exceptionnelles, qui serviront de révélateur à tout ce que l’ordre social permet d’escamoter, et qui ressort brutalement dès que les données changent. Cependant, le roman de Saramago possède une dimension eschatologique bien plus affirmée, où il est clair que l’auteur hésite entre utopie et « dystopie », entre un optimisme un peu forcé et un pessimisme apocalyptique. Il laisse en

²⁰ José SARAMAGO, *op. cit.*, p. 18 (« a história do que poderia ter sido »).

quelque sorte le lecteur faire son choix, car il pose beaucoup de questions, mais donne peu de réponses. De toute manière, il s'agit bien à la fois d'une quête individuelle (de soi, de l'autre, de l'autre en soi), et collective (de l'identité d'une nation par rapport à une autre, proche et lointaine à la fois).

Cette quête prend la forme d'un voyage initiatique, qui part d'un territoire défini et délimité par des certitudes d'une évidence banale vers le royaume des limites ultimes, là où les eaux de l'Atlantique et de la Méditerranée se mélangent.

Ainsi, cet exil de soi peut-il devenir une nouvelle naissance rédemptrice, grâce à la lumière d'un Sud rêvé qui baigne le radeau où nous partons tous à la dérive, sur les eaux, tour à tour claires et ténébreuses, où s'accomplit notre bref passage.

Ana Maria BINET – Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3